

Pflieger, Géraldine. *L'eau des villes. Aux sources des empires municipaux*, Lausanne : Presses polytechniques et universitaires romandes, coll. Le savoir suisse, 56, 2009. Pp. 117. Tableaux, graphiques, bibliographie

Chloé Deligne

Volume 40, numéro 1, fall 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1006408ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1006408ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Urban History Review / Revue d'histoire urbaine

ISSN

0703-0428 (imprimé)

1918-5138 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Deligne, C. (2011). Compte rendu de [Pflieger, Géraldine. *L'eau des villes. Aux sources des empires municipaux*, Lausanne : Presses polytechniques et universitaires romandes, coll. Le savoir suisse, 56, 2009. Pp. 117. Tableaux, graphiques, bibliographie]. *Urban History Review / Revue d'histoire urbaine*, 40(1), 59–60. <https://doi.org/10.7202/1006408ar>

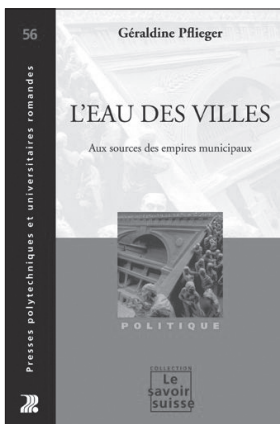
dirigeants de la planète». (p.650) Avec Isaac Bashevis Singer, on parcourt Mermaid Avenue et son «parfum d'Europe orientale...des odeurs de soupe au poulet, de kacha, de foie haché». (p.930–31) Presque tous les extraits choisis par Peretz sont éloquentes, qu'ils renvoient ou non aux essais des parties précédentes. Poésie, fictions et satires sociales capturent l'âme de la ville, sa grandeur, son matérialisme, ses excès, ses bas-fonds et la diversité de ses habitants.

L'ouvrage se termine par un dictionnaire composé de près de cinq cent articles, allant de «accent new-yorkais» à «Ziegfeld Follies», en passant par «Jamaïcains». Outre les auteurs de l'anthologie, on y retrouve les incontournables (Statue de la liberté, Cinquième avenue), les quartiers négligés (Staten Island, Tenderloin), les grands personnages (Jane Jacobs, Theodore Roosevelt) et autres clés pour comprendre New York (danse, conservatisme ou homosexualité). Concis et rigoureux dans l'ensemble, certains articles de ce dictionnaire empruntent par moment le ton du guide de voyage. Exhaustivité donc, mais aussi mélange des genres.

Soigneusement édité (hormis quelques inévitables coquilles), on peut certes reprocher à cet ouvrage hybride l'inégalité de ses contributions, ses répétitions et ses chevauchements. Or, ce *New York* n'est pas conçu pour être lu d'une couverture à l'autre. Individuellement, plusieurs des essais et des textes de l'anthologie trouveront avantageusement place parmi les lectures d'une variété de cours en études urbaines ou en histoire des États-Unis. S'il offre au néophyte une belle introduction à la métropole américaine, il laisse en revanche au spécialiste une impression de déjà vu. Synthèse plutôt que réinterprétation, il s'agit tout de même d'un ajout pertinent à la littérature francophone sur New York.

Marise Bachand
University of Western Ontario

Pflieder, Géraldine. *L'eau des villes. Aux sources des empires municipaux*, Lausanne : Presses polytechniques et universitaires romandes, coll. Le savoir suisse, 56, 2009. Pp. 117. Tableaux, graphiques, bibliographie.



À n'en pas douter, l'heure est aux interrogations sur l'histoire, la place et le rôle de l'eau dans les villes. Dans un contexte où foisonnent les réflexions sur l'environnement urbain, on assiste depuis quelques années à un feu nourri de publications qui tentent de faire connaître auprès d'un large public la nature des relations tissées entre les villes et «leurs» eaux. Les villes de Suisse n'échappent pas à cette actualité car voici qu'a paru un petit livre bien utile et très didactique pour qui veut comprendre comment fonctionne

le «système suisse» de distribution d'eau, comment il s'est constitué et quelles sont les grandes questions qui risquent de l'affecter dans les décennies à venir.

Ou plutôt faudrait-il parler «des» systèmes suisses. En effet, comme l'explique Géraldine Pflieder dans ses deux premiers chapitres, la Suisse est caractérisée par la coexistence sur son territoire de multiples sociétés de distribution d'eau nées dans les grandes villes (Bâle, Berne, Genève, Lausanne, Zurich, ...). Cette première caractéristique se double d'une seconde, à savoir le caractère public de ces sociétés. Pour le dire autrement : en Suisse, à chaque grande ville, son distributeur public. Ces réalités n'étaient pas forcément acquises au début de l'histoire de la distribution d'eau, dans les années 1860–1890. Certaines villes suisses ont commencé leurs expériences en la matière en s'appuyant sur des sociétés privées (Lausanne, Neuchâtel, Fribourg, Bâle) ou en hésitant à le faire (Genève). En Suisse, comme dans d'autres pays de tradition fédéraliste, les municipalités urbaines ont conservé une capacité financière importante, ce qui leur a permis d'investir dans ce type d'infrastructures. Le couplage de différents services de distribution (gaz, eau, électricité) sous leur tutelle a en outre contribué à bâtir de puissants services industriels lucratifs dont l'extension a rapidement dépassé le cadre des villes-centres pour s'étendre aux périphéries. Ces services sont alors apparus tant comme des outils d'intégration territoriale que comme des sources importantes de financement, notamment pour couvrir les coûts de la centralité (équipements collectifs). On peut ici regretter que l'auteure ne se soit pas attardé davantage sur l'utilisation faite par les villes des bénéfices générés par ces services ; on aurait pu mieux évaluer le caractère «prédateur» ou «redistributif» du/des système(s) suisse(s). Quoiqu'il en soit, ce modèle bâti au XIXe siècle, qui s'est enrichi de préoccupations environnementales au cours des dernières décennies, s'est révélé résistant. Il n'a été confronté à d'importantes mutations que depuis les années 1990.

L'ouvrage décrit ensuite, dans un chapitre plus décousu, la multiplicité des usages de l'eau et leur rivalité. Une multiplicité qui imbrique les différentes échelles territoriales (communes, cantons, Etat fédéral) ; une rivalité qui s'articule sur les différences d'usages entre villes et campagnes. L'auteure passe en revue les différentes phases historiques de la gestion des eaux en Suisse (et non plus uniquement celles de la distribution d'eau), insiste sur l'importance des années 1990 dans l'émergence de nouvelles manières d'aborder cette gestion, une tendance qui culmine avec la directive cadre européenne de 2000. L'application de cette directive qui vise à une gestion plus «intégrée» de l'eau donne lieu en Suisse — comme ailleurs, pourrait-on ajouter — à de nombreux débats qui mêlent préoccupations écologiques, nécessité de protection contre les aléas climatiques, garantie d'équité sociale, rentabilité des services de distribution, ...

Après avoir ouvert ces perspectives, l'auteure revient dans ses deux derniers chapitres sur l'avenir de la distribution d'eau en Suisse en abordant plusieurs questions : comment la baisse

de la consommation va-t-elle transformer les « empires municipaux », en particulier comment va-t-elle influencer sur le prix de l'eau ? Dans un contexte de libéralisation, quel est l'avenir du caractère public de la distribution d'eau ?

À la première question, Geneviève Pflieger donne quelques éléments de réponse, en détaillant au préalable ce qui fait le prix de l'eau, en expliquant les disparités de tarifs d'une ville à l'autre, en rappelant les règles édictées pour encadrer la constitution de réserves financières par les distributeurs. Elle montre ensuite que jusqu'à présent la politique des prix a permis de garantir un taux très élevé de renouvellement des conduites de la plupart des réseaux, ce qui en fait de vrais champions de la performance. Pourtant, ce modèle est aujourd'hui mis à mal par la baisse tendancielle de consommation d'eau, liée principalement à la désindustrialisation. En effet, le passage moindre d'eau dans les canalisations entraîne une détérioration plus rapide du réseau (corrosion), ce qui, par ricochet, exige davantage de coûts d'entretien, coûts qui sont reportés sur la facture du consommateur...qui paye plus cher alors qu'il consomme moins. L'auto-financement des sociétés publiques de distribution étant la règle, il n'y a pas à espérer de subsidiation de la part des autorités. On peut dès lors se demander combien de temps tiendra encore ce modèle et à quel prix ?

À la seconde question relative à la privatisation, Géraldine Pflieger répond que la Suisse a fait la preuve de son attachement profond au caractère municipal de la gestion de l'eau, un attachement qui s'est sans doute construit autant sur la performance et la rentabilité atteintes par les systèmes de distribution que sur son caractère public. Cependant, cet attachement n'empêchera pas des transformations dans l'architecture et la gouvernance des organismes de distribution qui iront sans doute vers plus d'intégration territoriale (régionalisation), vers plus d'autonomie par rapport aux municipalités, voire vers des sociétés anonymes, et vers plus de rationalisation comptable. Géraldine Pflieger appuie ces considérations prospectives sur un bref survol du paysage européen où elle distingue deux modèles principaux : le modèle français (auquel elle rattache le cas anglais), basé sur la délégation par les autorités publiques à des gestionnaires privés, et le modèle allemand (auquel elle rattache les cas suisse et autrichien), basé sur une gestion publique. Cette vision simplifiée prive malheureusement le lecteur d'un exposé plus nuancé et d'une image européenne plus complexe qui auraient sans doute mieux servi la réflexion sur les défis à venir.

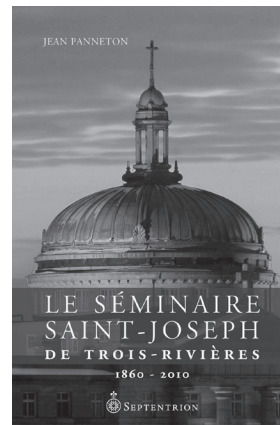
On peut également regretter que l'auteure n'intègre pas davantage la problématique des eaux usées. La façon dont s'articule distribution et évacuation est en effet essentielle pour penser certains des défis évoqués en guise de conclusion (intégration de l'aménagement urbain dans le cadre des bassins versants, conséquences des baisses de consommation,...) On aurait aimé savoir comment cette articulation était pensée en Suisse. En guise de dernier regret, on peut penser que quelques cartes auraient complété utilement le « voyage ». Le découpage administratif en communes, cantons, villes et

régions étant le fondement des réalités décrites, on aurait aimé mieux comprendre comment se découpaient/superposaient ces différentes territorialités.

Il n'en demeure pas moins que cet ouvrage concis donne des clés pour des réflexions très actuelles sur la gestion de l'eau, qui dépassent largement le cas suisse.

Chloé Deligne
Université Libre de Bruxelles

Panneton, Jean. *Le séminaire Saint-Joseph de Trois-Rivières, 1860–2010*. Québec, Septentrion, 2010. Pp. 375. Illustrations, bibliographie, index.



Pour célébrer leurs anniversaires marquants, les institutions choisissent souvent l'album souvenir qui jalonne le grand récit de leur développement. Jean Panneton, fils de la maison et supérieur du Séminaire depuis 1989, s'est dévoué à la tâche pour souligner le 150^e anniversaire du Séminaire Saint-Joseph de Trois-Rivières, dans un style familier où la répétition didactique des idées principales rappelle la carrière de l'enseignant en littérature que fut l'auteur. Celui-ci nous livre un ouvrage, bien illustré, qui

dépasse le catalogue en nous proposant une histoire de cette institution essentielle dans le développement de Trois-Rivières et de la région.

Pour rendre compte de l'évolution institutionnelle et des activités éducatives du séminaire, Jean Panneton divise son ouvrage en six parties. La première est consacrée au Collège des Trois-Rivières fruit de l'initiative de notables trifluviens. L'ancienne résidence du gouverneur devenue caserne trouve ainsi une troisième vocation. La polémique marque les débuts du collège. Le recrutement des enseignants place les prêtres, et surtout les séminaristes, en conflit de loyauté avec le Séminaire de Nicolet leur *alma mater*. Dès 1873, le collège se dote d'une section commerciale à côté du *ratio studiorum* qui décourage plus d'un élève et épuise financièrement plus d'une famille. Un an plus tard, le Collège cède la place au Séminaire Saint-Joseph qui vient ravir à Nicolet son séminaire, coup de grâce après l'anéantissement des prétentions épiscopales de la rive sud en 1852. L'institution s'éloigne de la ville et se dote de ses propres édifices. Cette deuxième partie mène le lecteur jusqu'en 1929 à l'orée du projet d'agrandissement de l'édifice qui marque le « temps du granit ». Cette troisième période, largement étudiée, court jusqu'en 1989 et se subdivise en une présentation de la vie et de la mort du cours classique en 1968, puis de la « quête d'identité ». Les « belles années » du cours classique débutent en 1929 quand le cours commercial disparaît au profit de deux années préparatoires au long cursus de sept ans. À partir de